

THIBAUT BÉRARD
Il est juste que les forts soient frappés



Il est juste
que les forts soient frappés

Thibault Bérard

Il est juste
que les forts soient frappés

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0882-2
Dépôt légal : 2020, janvier
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2020
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À Barbara et à Brune.

« *Welcome home, Mister Bailey.* »

Frank Capra, *La vie est belle*

Première partie

Avant

1

VLOUSH !

J'imagine que vous serez d'accord : ce que tout le monde veut, dans la vie, c'est laisser une trace, non ? Résister à l'oubli éternel ?

Eh bien le scoop, mes amis, le truc pas croyable que je vais vous annoncer ici, dans ces pages et même dès la première, c'est que le but ultime de tout le monde, dans la mort, c'est exactement l'inverse : se faire oublier des vivants. Couper le cordon une bonne fois avec *l'avant* pour, enfin, accéder à cette absolue félicité, ce repos parfait des sens et de l'esprit dont on nous rebat les oreilles depuis les siècles des siècles.

Avouez que ça remet les choses en perspective.

Moi-même, j'ai mis un moment à comprendre ça et, quand j'ai fini par y arriver, je me suis décidée à en faire quelque chose, histoire que ça vous rentre dans le crâne, pour « le jour où » (parce que, vous le savez, ou alors il serait temps, ce sera votre tour à un moment ou un autre).

Décidée avec un « e », ça n'a pas échappé aux premiers de la classe, parce que je suis une fille, enfin une femme. J'étais une femme quand je suis morte – une jeune femme, 42 ans, ça vous donne déjà une idée de l'ampleur du drame à venir. Mon nom

n'a pas beaucoup d'importance, et je n'avais pas l'intention de vous le donner, mais on va dire Sarah, OK ?

OK.

Pour commencer, je vais en décevoir plus d'un, mais il faut bien vous avouer que je ne peux rien vous dire de la mort. Pas que je n'en aie pas envie. C'est simplement impossible, il y a comme un écran blanc entre les mots et moi qui se dresse à l'instant même où j'exprime le plus petit début d'intention de vous raconter. Eh oui, ç'aurait été trop beau. Il faudra donc vous contenter du reste qui, j'espère, vaut quand même son pesant de sel.

Cette histoire de cordon, déjà.

Ça m'est apparu au bout d'un bon moment, parce que je ne suis pas spécialement rapide, comme fille. J'ai toujours besoin d'un peu de temps pour assembler les éléments.

La première chose à faire, c'est de vous figurer quelque chose de très, très, très... moussu. Ce mot est un peu nul, mais c'est le seul qui me vient : « moussu ». Vaste, infiniment vaste, et moussu. Vous marinez, vous barbotez dans ce machin infiniment vaste et moussu où tout – mais vraiment tout – pèse moins lourd qu'une bulle de savon, d'accord ? Vous faites la brasse là-dedans, ça vous arrache des frissons et des rires (enfin non, pas des rires, disons des flashes grelottants, comme si on vous chatouillait le cerveau jusqu'à ce qu'il éternue).

Et vous êtes bien. Vous êtes bien comme jamais vous ne l'avez été, vous êtes une méduse. Oui, ça c'est pas mal, vous êtes une méduse.

Brusquement, ça fait VLOUSH !, une main de fer vous agrippe aux cheveux et vous tire en arrière, oh hisse, pour vous faire passer en entier à travers le siphon d'une baignoire, morceau

par morceau, cran après cran, d'un coup toute la mousse a disparu, il n'y a plus de bulles, plus que des « hisse » et du malaise et de la rigidité ; pour finir, vous tombez cul sur le sol tiède et lisse d'une cellule.

La baignoire, la cellule, c'est pour vous faire comprendre. Je suppose que chacun a sa façon de se représenter les choses. Dans mon cas, la main de fer me dépose là, au milieu d'une pièce sombre, humide, sans fenêtre. Glauque à souhait.

Quand je tourne le regard, je m'aperçois que cette pièce est plutôt une alcôve, ou une grotte de glaise, reliée à un interminable labyrinthe souterrain d'autres grottes et alcôves de glaise, entre lesquelles serpente une rivière noire où personne n'aurait l'idée de tremper un orteil. C'est un lieu bas de plafond, opaque, pas un chat. Pas un bruit.

Et c'est dans ce lieu que je peux rassembler mes pensées, mes souvenirs.

Cette cellule est le lieu où les vivants nous ramènent quand ils pensent à nous un peu trop fort. La main de fer, c'est l'un d'entre eux qui ferme les paupières à les fendre en gémissant *Pourquoi ?*, ou bien *Tu me manques*, et aussi *Je voudrais que tu sois là*.

Ma main de fer s'appelle Théo.

Oh, à propos, j'y pense parce que Théo a toujours été très branché étymologie : n'attendez pas de moi que je vous parle de Dieu ou d'Allah ou que sais-je encore. Écran blanc. Je vous l'avais dit, ce serait trop beau. Les soixante-douze vierges, ça, c'est du flan, mais je pense que personne n'avait de doutes là-dessus.

Pour le reste, on va dire que les paris restent ouverts, mon bon Pascal.

Je ne parlerai pas de Dieu ni de lumière au bout du couloir, mais je vais vous parler de Théo. Et de plein de gens qui m'ont

côtoyée durant mes quarante-deux années de vie ; qui m'ont aimée.

Dans le cas de Théo, je vous dirai même les moments où je n'étais pas, durant lesquels j'étais endormie ou ailleurs – les moments sans moi. Parce que ce qui est beau, dans l'affaire, c'est que depuis ma cellule, j'ai non seulement accès à tous mes souvenirs, mais en plus, je peux me balader dans ceux de Théo comme si une porte s'ouvrait sur son existence.

J'appelle ça le Privilège des morts, cette visite guidée dans les pas de mon plus proche vivant. Sans ça, évidemment, mon tour d'horizon serait plutôt restreint. Or je compte bien aller au fond des choses ; c'est ce que j'ai toujours aimé faire.

Mais d'abord, je vais vous parler un peu de moi.

2

Into my arms

Le pare-chocs fume à deux centimètres de mes genoux. J'ai le cœur qui bat comme une double grosse caisse dans un concert de black metal et la tête en vrac. Mes tympan sifflent. Ce serait le moment idéal pour m'évanouir mais, bizarrement, quelque chose m'en empêche, me tient debout, plantée face à cette voiture arrêtée, moteur encore grondant. Sans doute que d'avoir traîné si longtemps la sensation d'être en mille morceaux m'a donné l'habitude de *tenir*, envers et contre tout. J'ai 20 ans, et j'ai bien failli m'arrêter là.

À travers le pare-brise, il y a le visage d'une femme aimable qui me regarde, terrifiée, hagarde. Consternée.

— Vous n'avez rien ? Ça va, vous n'avez rien ?

Claquement de portière, elle trotte jusqu'à moi. Je n'ai toujours pas bougé – jambes raides, les bras écartés dans une posture légèrement théâtrale. En me revoyant, je me trouve mignonne, avec mes cheveux noirs tout emmêlés, mon look d'ado rebelle en jean et petit cuir noir, et aussi un chouia godiche. Sandrine Bonnaire dans *Sans toit ni loi* de Varda, je m'y retrouvais complètement à l'époque, c'était moi.

La femme au visage aimable a posé les mains sur mes bras, avec douceur et fermeté, et elle me force à les baisser. C'est là

que je m'aperçois qu'elle n'a plus l'air aussi catastrophée que tout à l'heure. Elle est même bluffante de sang-froid. Sa longue frange d'un blond cuivré et son imperméable clair lui donnent une allure digne, sévère, d'actrice française. Ou allemande, peut-être.

— J'ai vraiment cru que j'allais vous rentrer dedans, elle ajoute.

Sa voix est rauque, il y a presque de l'agacement qui pointe (je dois dire que ça me surprend ; je n'ai pas l'habitude de susciter ce genre de réaction).

Mine de rien, elle a réussi à me faire baisser les bras, ils pendent le long de mes hanches maigrettes, corps de moineau.

— Qu'est-ce qui vous a pris de vous jeter sur la route, elle marmonne, sans s'étonner de mon silence.

En fait, elle est en train de me conduire vers sa voiture. Elle me tient par le poignet comme si j'étais une toute petite enfant. Ce qui n'est pas si loin de la vérité, maintenant que j'y repense.

— Vous avez une sacrée chance d'être tombée sur moi, vous savez. J'ai de bons réflexes. Allez, on va voir ce qu'on peut faire pour vous.

Elle ne dit pas « ma grande », ou « ma belle », aucun de ces sobriquets débiles qu'une femme mûre se sent parfois obligée de sortir à une gamine de 20 ans. Il y a quelque chose de professionnel dans sa façon de prendre les choses en main.

— Montez, je vous emmène à mon bureau. C'est tout près. Encore une chance !

— Votre bureau ?

Elle me sourit comme à une éclaircie bienvenue.

— Ah, vous parlez. Tant mieux, ça nous facilitera la tâche.

Bon, ça suffit.

— Attendez, quelle tâche, de quoi vous parlez ? Et lâchez-moi, merde !

J'ai tiré le coude en arrière d'un coup sec et je jette un regard rapide autour de nous, voir dans quelle direction je vais pouvoir me casser d'ici. La rue est déserte, les rideaux sont tirés aux fenêtres des pavillons blanc crème ou grisouille qui la bordent, un dimanche midi c'est particulièrement sinistre – mais ça n'a rien d'étonnant par ici.

« *Donfran, ville de malheur : arrivé à midi, pendu à une heure* » : une ville qui porte une devise pareille, ça a au moins le mérite d'annoncer la couleur. Basse-Normandie, pas un chat, pas un bruit. Le décor de mon enfance, là où j'ai grandi – entre quatre murs. J'étais venue passer le week-end chez mes parents et ça ne m'avait pas vraiment boosté le moral.

– Voilà, vous voyez ? elle dit. Je vous ai lâchée. Je ne vous veux pas de mal, d'accord ? Si vous voulez filer, vous pouvez.

C'est ce mot-là, « filer », ce mot un peu canaille, qui m'a fait rester. D'un coup je basculais dans un film de Godard, le genre d'ambiance où les gens se balancent des répliques de ce goût-là comme si rien n'était plus naturel, *Il s'agirait de filer en vitesse*, ça m'a toujours plu. Si je pouvais vivre dans un film de Godard, je me sentrais sûrement moins dark, moins furieuse tout le temps. J'aurais probablement pas envie de me jeter sous les roues de la première bagnole venue, par un bel après-midi de juin, à l'occasion d'une visite de famille à Donfran, ville de malheur.

Mais j'ai beau être jeune et pas mal larguée, je sais bien que la vie n'a rien à voir avec un film de Godard. Les couleurs ne sont jamais aussi éclatantes, il n'y a pas de musique bizarre pour souligner les passages drôles ou absurdes et les gens sont infiniment plus prévisibles.

Madame frange cuivrée sourit en désignant Nick Cave, qui tire une tête de croque-mort sur mon tee-shirt.

– Je ne suis pas sûre qu'il approuverait.

– Hein ?

– Nick Cave. Ses chansons sont parfois déprimantes, mais je pense que c'est un homme qui aime la vie.

Elle me soûle, je suis à deux doigts de lui dire de me lâcher la grappe, bordel, et à Nick Cave et à tous les groupes que j'aime, parce que j'ai pas besoin d'elle, ni de personne, juste qu'on me laisse me foutre en l'air si c'est ce que je veux...

... quand elle fait ce truc complètement dingue, incompréhensible. On pourrait dire ridicule, mais, en revoyant la scène aujourd'hui comme à l'époque, ce n'est pas du tout ce que ça m'a inspiré.

Elle se met à chanter.

– « *And I don't believe in the existence of angels. But looking at you, I wonder if that's true.* »

Comme ça, au milieu de la rue. Pas très fort, lentement. Elle chante. Oui, je crois bien qu'elle a un léger accent allemand.

Cette chanson est une de mes préférées au monde. C'est une ballade très suave, solennelle et un brin grandiloquente, du pur Nick Cave – entre le chant d'église et la plainte, mais avec ce petit rictus narquois greffé dessus qui l'empêche de virer guimauve et que j'adore. Cette chanson me fout le frisson, à chaque fois. Je n'ai pas du tout envie d'être là, face à une femme aux airs d'actrice allemande, avec sa foutue franche cuivrée, qui me chantonne ma chanson préférée de mon artiste préféré, les yeux dans les yeux, de sa voix rauque et très douce, et en même temps je n'ai pas le choix, je ne peux pas regarder ailleurs, je ne peux pas *flirter*.

Elle la chante pour moi, uniquement pour moi. Elle n'a pas peur de mon regard fixé sur elle, elle se fiche de savoir si elle chante juste ou quoi ; elle chante pour moi.

– « *But if I did, I would summon them together, And ask them to watch over you, To each burn a candle for you, To make bright and clear your path.* »